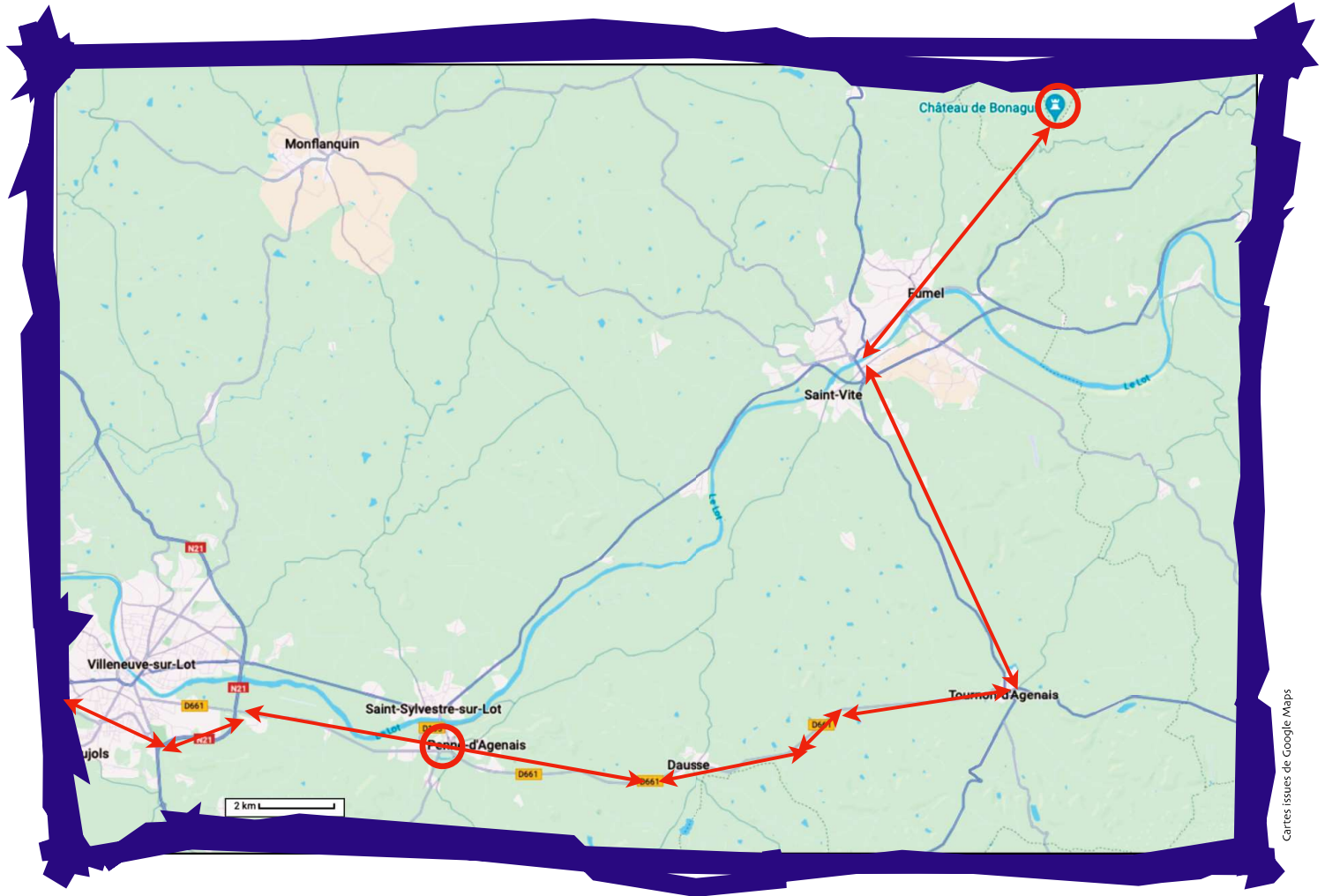


Voyage en Lot-et-Garonne



Bonaguil
Penne d'Agenais

27 avril 2024



Cartes issues de Google Maps



**Visite du château de Bonaguil
(Pages 3 à 11)**



**Visite de Penne d'Agenais
(Pages 12 à 17)**

REPARTIR

Lorsque je monte dans le bus, ce 27 avril au petit matin, ce n'est pas Kléber que je découvre au volant du véhicule mais un inconnu. Cela m'étonne tant je suis habitué à sa présence lors de nos voyages. Plus tard, Jean-Claude présentera ce nouveau chauffeur qui se prénomme Miguel en prononça le u "ou", à l'espagnol. Je pressens déjà que notre "*ite misa est*" habituelle n'aura plus cours. Quelle formule Miguel trouvera-t-il lorsque le bus sera sur le point d'arriver ?

Nous sommes une grande dizaine à attendre le bus à Madran, sous une lune gibbeuse et rayonnante, très basse sur l'horizon, qui profite d'une éclaircie nocturne pour nous montrer la voie. La météo promet une journée humide et fraîche. Fraîche, elle le sera, en effet, car ce printemps de 2024 nous oblige à nous couvrir plus que de raison. Nous échapperons cependant aux pluies au cours de nos visites, ce qui, étant donné les circonstances, peut apparaître comme un petit miracle.

Départ à l'heure, juste au contour du jour, et retour sur les routes touristiques. En effet, en cette fin avril, le comité de quartier nous offre son premier voyage de l'année : il était temps de repartir découvrir le monde. Pourtant, le bus n'est pas totalement rempli... 6 h 44 : à peine sommes-nous partis, que déjà Jean-Claude annonce l'arrêt "petit déjeuner" juste après le péage de Saint-Selve, sur l'aire de Terre des Graves. C'est encore un peu tôt mais nous nous plions à cette nouveauté. C'est, nous dit-il, la seule aire ouverte que nous rencontrerons...

Caractéristique de cette période entre fin avril et début mai : les acacias sont fleuris et offrent aux insectes leurs grandes grappes blanches. Autrefois, nous en faisons des beignets mais ce temps est passé...

8 h 10. Sortie Aiguillon. Il pleut. Voici très très longtemps que je ne suis pas allé à Bonaguil, probablement pas depuis 1970. N'ayant pas regardé la carte avant de partir (je préfère le papier au GPS), je ne sais pas précisément où se situe ce château. Je le sais à la frontière du Lot et du Lot-et-Garonne mais pas avec assez de précision pour juger de la valeur d'un itinéraire. Une sortie à Aiguillon signifie sans doute une route jusqu'à Villeneuve... Mais après... Et en effet, nous roulons plein Est, dans la fertile vallée du Lot presque entièrement cultivée de vergers, pruniers, vastes parcelles nues, peignées, ratissées, sans un seul brin d'herbe, prêtes à recevoir les semences de l'année (ou les ayant déjà reçues), fraises sous plastique car, ici, l'agriculture est plastique ou n'est pas. Que font-ils de ces kilomètres de plastique en fin de saison ? La modernité apparaît aussi sous forme de parcelles couvertes de panneaux solaires mais la tradition persiste car des moutons broutent les herbes de ces "fermes solaires". C'est alors que j'aperçois un lièvre aux longues oreilles observant le paysage et les voitures qui roulent. Les compte-t-il ? Le colza commence à fleurir, le maïs ou les tournesols – je ne sais – à sortir de terre, les blés verts à onduler sous le vent.

Nous contournons Villeneuve-sur-Lot (sur la droite, je reconnais Pujols juché sur sa colline), passons à Penne d'Agenais et Dausse en suivant la direction Cahors jusqu'à Tournons d'Agenais. Là, Miguel prend la route du nord. Vers 9 h 30, nous franchissons le Lot à Fumel : un panneau routier indique que nous sommes très près de Bonaguil. Un quart d'heure plus tard, Miguel immobilise le bus sur le parking du château. Nous avons un quart d'heure d'avance, ce qui nous permet quelques petites libertés.



Dessin du château de Bonaguil (Photo prise au restaurant)

LE CHÂTEAU DE BONAGUIL

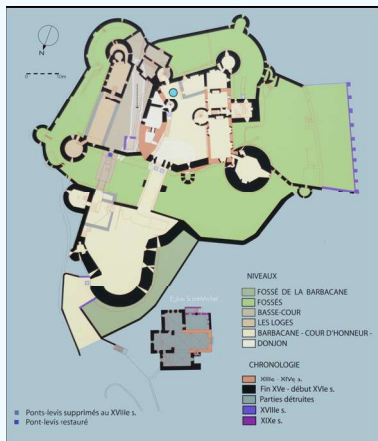
Il est 10 h lorsque le guichet s'ouvre. Le guide est là qui nous propose une première halte devant la porte du château, sous le plan qui en retrace l'histoire au cours des siècles. J'avais autrefois compris que Bonaguil était l'un des derniers châteaux forts construits en France mais cette simplification n'est pas pertinente car Bonaguil est beaucoup plus vieux que ne l'indique cette croyance.

Attentifs à écouter le guide, nous apprenons que le château mesure, aujourd'hui, 6 000 m² de superficie, moins que quelques siècles auparavant. Un immense château, veut nous faire comprendre notre guide. Pourquoi ici, au fond d'une petite vallée sans importance, quelqu'un a-t-il eu l'idée de construire cet édifice "inutile" ? Il y a bien sûr plusieurs raisons à cela car personne ne s'engage dans de tels travaux sans un profond intérêt. Et d'abord une raison que nous ne voyons plus, nous explique le guide. Ce château est construit au fond de la vallée (ou presque) et n'est donc visible de nulle part (ou presque !). Et n'étant visible de nulle part, ses propriétaires n'avaient aucune visibilité sur les environs, pourrait-on croire. Or, que nenni, si nous croyons aux explications du guide...

Naguère, les terres qui entouraient le château étaient cultivées puis, suite à diverses baisses de la population, elles furent abandonnées, aussitôt remplacées par la forêt, laquelle recouvre les collines entourant le château. "Si vous

donjon, nous explique notre homme, vous atteindriez le sommet des arbres ; or, lorsqu'il n'y avait pas d'arbres, le panorama, depuis le donjon, s'étendait fort loin". Je suis obligé de le croire car, faute de temps, je ne suis pas monté au donjon...

Autre raison pour bâtir ici ce château : le Lot. Autrefois, j'entends par là, avant l'arrivée du chemin de fer, le Lot qui était navigable, était un axe de communication entre le haut pays et le port de Bordeaux, via la Garonne. Nous avons déjà entendu parler de cela pour la Dordogne... Le baron de Fumel, petite ville sur le Lot et autrefois seigneurie, avait tout intérêt à protéger son domaine s'il voulait profiter des avantages du site. Plusieurs petits châteaux furent construits autour de Fumel dont celui de Bonaguil, probablement dès le XIII^e siècle. La base du donjon effilé serait de cette époque...



Plan du château

Sa situation géographique, à la charnière du Quercy, du Périgord Noir et de l'Agenais, pourrait bien être une raison supplémentaire de bâtir ici un château. D'ailleurs, un billet permet la visite conjuguée de Bonaguil et de Biron, quelques kilomètres plus au nord, en Dordogne.



Décor de la balustrade

À son origine, Bonaguil était donc plus petit qu'aujourd'hui. Le XIV^e siècle fut celui de la guerre de Cent Ans qui opposa les Anglais et les Français sur ces frontières incertaines de l'Aquitaine apparue en dot par Aliénor à son second mari, Henri II



Tour ronde de la barbancane construite sur le rocher



Le château de Bonaguil

Photo d'après affiche touristique

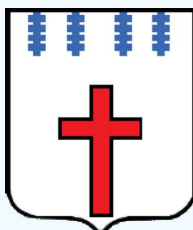
de Plantagenêt, devenu roi d'Angleterre. Villes, bastides et châteaux furent alors pris et repris au gré des batailles tantôt par un camp, tantôt par l'autre. Fumel et ses châteaux n'échappèrent pas à ces variations de territoires... En 1271, par exemple, Philippe III le Hardi, roi de France, prit possession de l'Agenais ; c'est à cette époque que le château de Bonaguil fut mentionné pour la première fois.

Sans doute sous-estimons-nous les dégâts causés par la guerre de Cent Ans, qui dura plus d'un siècle et ne fut qu'une suite d'escarmouches, de batailles, de prises de positions et de destructions, en particulier dans les confins aquitains. Au sortir de cette guerre, le château de Bonaguil devait être reconstruit mais le baron de Fumel n'avait plus assez d'argent pour faire face aux nombreuses dépenses nécessaires à sa seigneurie. Il choisit alors de vendre une partie de ses terres et choisit celle de Bonaguil qu'il vendit à son cousin pour que cette propriété ne quittât pas la famille. Ce cousin, nommé Jean de Roquefeuil, possédait une trentaine de terres dans tout le sud du pays, de l'Hérault à Rauzan, nous dit le guide. À ce moment de l'explication, j'apprends que pour reconstruire un château, il fallait l'autorisation du roi, en l'occurrence Louis XI. Sans cette autorisation, il dut se contenter de quelques aménagements autant défensifs que de confort : les murs du logis à l'ouest de la cour intérieure furent surélevés afin d'ajouter un étage supplémentaire et un escalier à vis fut installé dans une nouvelle tourelle accolée contre le flanc ouest du donjon, ce qui augmenta l'espace disponible à l'intérieur de celui-ci. L'accès au donjon s'effectuait désormais ainsi par une volée d'escalier rectiligne d'une bonne vingtaine de marches menant

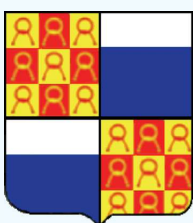
à une étroite porte ouverte à la base de la tourelle d'escalier, porte défendue par un pont-levis piétonnier et quelques petites canonnières à tir plongeant. Mais ce seigneur avait cinq fils dont le troisième, Bérenger, envoyé comme page à la cour du roi...

Bérenger de Roquefeuil, bien que troisième fils, hérita de la fortune de son père en 1483 : une vingtaine de châteaux et près de trente baronnies. Auparavant, en 1477, il avait épousé Anne du Tournel au château royal d'Amboise (excusez du peu !). Il appartenait sans doute au cercle des personnages de la cour assez proches de Louis XI car ce dernier, réputé pour sa pingrerie, lui octroya néanmoins une confortable pension. Bérenger revint en Quercy après la mort de son père puis s'installa à Bonaguil vers 1495. Il obtint du roi l'autorisation de reconstruire son château fort car il n'avait pas un grand intérêt stratégique, nous explique le guide. Il ne défendait ni une ville, ni le passage d'un fleuve, ni une vallée importante ou une route commerciale. Bérenger engagea d'importants travaux qui transformèrent, agrandirent et renforcèrent considérablement la vieille forteresse de ses parents. Il fit du château sa résidence principale.

Pour manifester sa puissance face au pouvoir royal et à ses sujets, il entreprit en effet l'agrandissement et la fortification du château en y faisant des travaux considérables qui dureront plus de quarante ans. Il dota le château fort d'une énorme barbacane, de six tours dont une est parmi les plus belles du pays, de sept ponts-levis, d'une chicane, d'une casemate, de canonnières et d'une tour moineau percée de meurtrières pour une défense plus incisive encore



Armoiries de Jean de Roquefeuil



Armoiries de Bérenger



Le donjon de Bonaguil depuis l'extérieur du château



Maquette du château : la grande tour, en premier plan

des fossés. Il justifiait ces travaux d'importance par cette déclaration : "J'eslèveroi un castel que, ni mes vilains subjects ne pourront prendre, ni les Anglais s'ils ont l'audace d'y revenir, voire les plus puissants soldats du Roy de France." Bérenger fit de Bonaguil une forteresse impressionnante et imprenable par une armée médiévale, y intégrant les ultimes avancées de l'art de la construction des châteaux forts bravant l'interdiction par Charles VII de la construction de fortifications privées. Un château modèle, nous dit le guide ; une Ferrari, insiste-t-il car, comme une Ferrari est chère, belle et inutile sur des routes limitées à 130 km/h, le château de Bonaguil est cher, beau et inutile, au fond de sa vallée. Ce château n'a semble-t-il, jamais affronté la moindre attaque. Aussi n'a-t-il jamais été détruit par les guerres.

À son achèvement vers 1510, le superbe château de Bonaguil apparut cependant obsolète. En effet, à cette époque du début de la Renaissance, les grandes familles nobles ainsi que le roi et ses proches commençaient à construire les premiers châteaux de la Loire et, dans tout le royaume, de nombreuses forteresses médiévales de la petite et moyenne aristocratie, même si elles conservaient quelques dispositifs défensifs, étaient peu à peu transformées en résidences d'agrément par abattage d'une partie des tours de flanquements et des courtines afin de les ouvrir sur la lumière et la campagne.

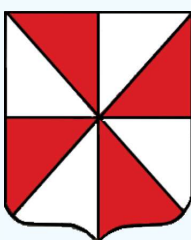
Pourtant, en sa vallée isolée et cachée du monde, Bérenger de Roquefeuil vécut dans son château jusqu'à sa mort en 1530 puis le bâtiment fut utilisé comme lieu de résidence par ses descendants jusqu'en 1630.

Il y avait eu la guerre de Cent Ans ; il y eut aussi les guerres de Religion au cours desquelles s'affrontèrent deux France : la catholique et la protes-

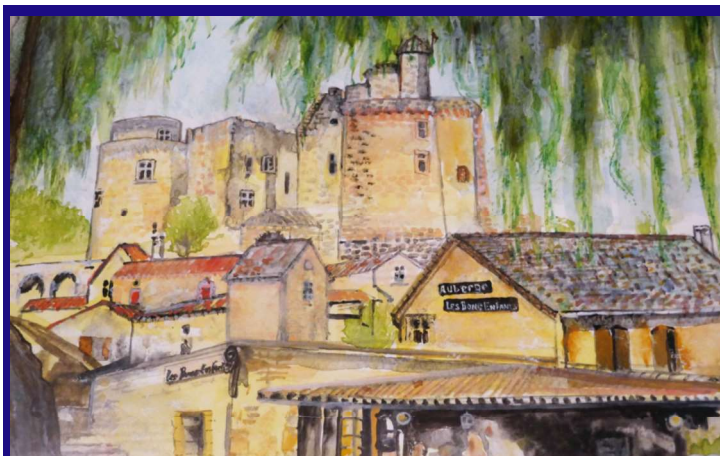
tante. Plus tard dans l'après-midi, la guide qui nous fera visiter Penne d'Agenais parlera de guerre civile et ce sera la première fois que j'entendrais ce terme pour parler de ces guerres.

Les petits-fils de Bérenger héritèrent d'une fortune dilapidée par leur père Charles. Au cours des guerres de Religion, les deux frères combattirent dans les camps opposés et le château fut pris en 1563. Une première restauration eut lieu en 1572. Endetté, Antoine dut remettre au sire de Pardhaillan la forteresse en 1618, avant de pouvoir la racheter quelques années plus tard. Vers 1640, une héritière entreprit de restaurer le château. Dans le siècle suivant, victime de vicissitudes, le château fut plus ou moins abandonné et menacé de ruine.

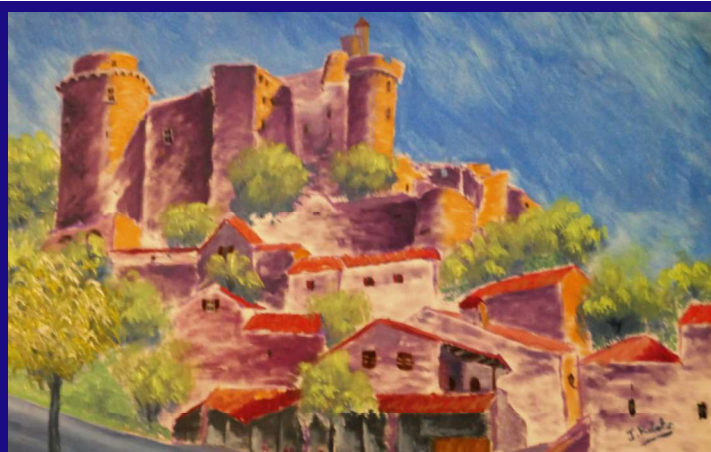
En 1761, il fut acheté pour trente cinq mille livres par Marguerite de Fumel par droit de rachat, nous explique le guide. Si cela était possible, on convenait qu'un membre d'une famille pouvait racheter un bien autrefois dans ladite famille. Marguerite de Fumel, veuve après seulement deux jours de mariage mais cent mille livres de dot récupérés, choisit de séjourner régulièrement au château de Bonaguil et le fit aménager pour en faire un lieu de séjour agréable. Une vaste terrasse fut aménagée à la place d'une fausse braie, ouverte sur le paysage pour devenir un lieu de promenade et d'agrément. De nouveaux appartements furent construits au sud, en dehors de l'enceinte intérieure qui bénéficiaient ainsi d'une meilleure exposition. La châtelaine y donnait des fêtes. Les sept ponts-levis furent transformés en ponts-dormants. Une partie des remparts fut abattue afin de donner une vue sur la vallée.



Armoiries de Marguerite de Fumel



Peinture : le château dominant le village



Peinture : le château dominant le village

Ce fut le neveu de Marguerite de Fumel, Joseph-Louis de Fumel, qui en hérita en 1788, à la veille de la Révolution. Il émigra dès octobre 1789 et le château fut adjugé comme bien national. Tout le mobilier fut dispersé et, nous précise le guide, les toits, planchers, huisseries et boiseries furent démontés en 1794. Le château fut pillé. Lorsque les Fumel le récupérèrent, ils ne l'habitèrent pas mais le vendirent.

Il passa alors de mains en mains – un lointain neveu fit raser certains murs pour en vendre les pierres – jusqu'à son achat en 1860 par la commune de Fumel qui obtint son classement comme monument historique en 1862. La commune fit procéder à quelques travaux de restauration. Le donjon fut restauré entre 1882 et 1886. D'autres réparations ponctuelles eurent lieu de 1898 à 1900, dont la couverture en lauzes de la guette du donjon qui fut refaite en 1900 ; d'autres travaux eurent lieu en 1948-1950, 1977 et 1985.

Voilà. Nous ne sommes pas encore entrés dans le château que nous en connaissons déjà toute l'histoire. Alors que nous nous apprêtons à franchir la porte principale, notre guide nous fait remarquer que le pont dormant sur lequel nous l'écoutons remplaça, du temps de Marguerite de Fumel, un pont-levis devenu obsolète et complexe à manœuvrer.

Finalement, nous entrons dans le château par cette porte qui ouvre sur une barbacane assez vaste (A) que le guide qualifie de sas. Il nous dit alors que cent huit canonnières existent dans ce château. Ce gros ouvrage en demi-lune joue, face à la plus

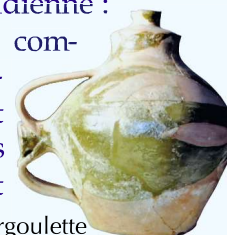
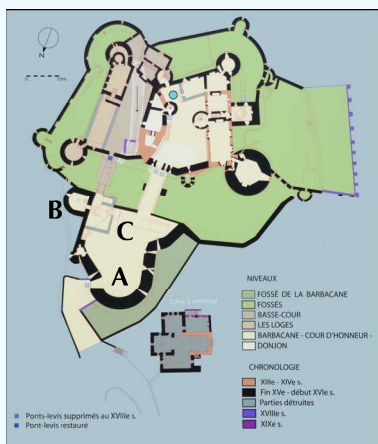
proche des collines avoisinantes, le rôle d'un bouclier puissant – les murs ont quatre mètres d'épaisseur, tels que nous les voyons en franchissant la porte ; ils avaient quatre mètres de haut de plus avant démolition partielle – et d'un sas permettant les entrées et les sorties. La porte était en retrait pour échapper aux boulets de canon et au maniement du bélier. Il y avait deux niveaux de canonnières, l'un à feu rasant, l'autre au chemin de ronde. De cette barbacane de Bonaguil, on pouvait accéder au colombier, au dépotoir, à la basse-cour et à la cour d'honneur.

Par un escalier, nous descendons d'un niveau devant la tour du colombier (B) qui contiendrait encore, nous affirme le guide, 375 boulins. Il nous explique que l'élevage des pigeons, en plus d'agrémenter la table du seigneur, garantissait un excellent fumier – la colombine – pour engraisser les champs ou les vignes. Il explique aussi que le nombre des pigeons était réglementé mais passe un peu trop vite sur ce détail à moins que je n'ai pas tout entendu.

Qu'un seigneur, baron ou marquis ne puisse pas avoir autant de pigeons que souhaité me surprend...

Près de là, creusée sous la barbacane, se cache une pièce souterraine (C), à l'origine casemate, voûtée en berceau brisé qui servit de dépotoir aux XVI^e et XVII^e siècles. Sa fouille archéologique, en 1973, révéla quantité de témoignages de la vie quotidienne : restes de céramiques communes, verreries, reliefs de repas, etc. et même jouets, qui nous

rappellent que Bonaguil fut bel et bien une demeure vivante.



Donjon et pont autrefois levis depuis la barbacane

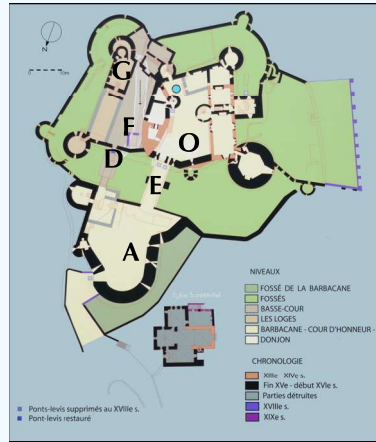


La pièce souterraine en berceau brisé servant de dépotoir

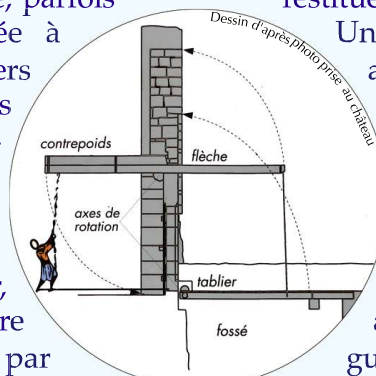
Nous franchissons le fossé qui ne fut jamais inondé, nous précise le guide, et entrons sur la cour basse (F) en utilisant le seul pont-levis à avoir été restauré (D), les six autres ayant été remplacés par des ponts en pierre. Celui qui se trouve devant nous (E) est assez remarquable : très haut, soutenu par un puissant pilier. Je devine mal où se trouvaient les ponts-levis dans cette architecture remaniée mais ils existaient nécessairement pour séparer la barbacane (A) du château proprement dit (O). Le guide tente d'expliquer le fonctionnement du pont-levis "manuel" mais son axe de rotation en bois ayant enflé, il ne fonctionne plus. J'imagine notre guide tirant sur la chaîne d'un geste souple suffisant à lever le tablier sans difficulté car le pont était équilibré.

Nous voici donc dans la cour basse, parfois appelée basse-cour. Totalement dallée à l'origine, elle est légèrement inclinée vers le Sud pour permettre l'évacuation des eaux de pluie. Le guide nous fait remarquer les six encoches creusées dans le rocher, traces supposées d'un appentis qui pouvait abriter le bois nécessaire au fonctionnement du château : four, lessives ou chauffage... Mais peut-être aussi abritait-il des animaux, ânes par exemple. L'objet le plus surprenant est un reste de fontaine, pilier qui devait porter une vasque. Un système de canalisation en partie enterré amenait l'eau du puits jusqu'à cette cour basse afin de l'utiliser ici sans avoir à la transporter. D'un côté de cette petite cour s'élève vers le ciel le majestueux donjon alors que de l'autre, les ha-

bitations sont profondément démolies. Les restes des cheminées se dressent au-dessus des ruines : paysage lugubre en cas de brouillard...



Plan du château



Pont-levis "manuel"

Nous descendons quelques marches de pierre et entrons dans ce qui fut autrefois la boulangerie (G). Le four circulaire, intégré à une tour ronde, mesure trois mètres de diamètre. Le joutant, un four plus petit pour un usage spontané car mettre en fonctionnement le grand four prenait beaucoup de temps et d'énergie. La parole du guide est mise en doute par des explications trouvées ailleurs qui indiquent que ce petit "four" pouvait être un cendrier. On y accumulait la cendre qui servait non seulement comme engrais mais aussi (et surtout) pour faire les lessives dans le cuvier. Qui croire ? La sole du grand four était tapissée de mâchefer pour restituer la chaleur et recouverte de terre cuite.

Un passage courbe contourne ce four et aboutit à une pièce profonde, sans ouverture, qui pourrait être un silo ; y stockait-on les grains ? Juste à côté, profitant sans doute de la chaleur du four, incorporées au mur et non en encorbellement comme il était d'usage à cette époque, se trouvent des latrines. Il y en avait sept dans le château, nous dit le guide, toutes dans l'épaisseur des murs et reliées à un système d'égout, un système moderne qui nécessitait toutefois un nettoyage fréquent. Mais l'écoulement ne se faisait pas vers le fossé, nous dit-on. Question d'hygiène... Outre aux latrines et au silo, l'étroit couloir conduisait à trois canonnières. Espace resserré s'il en était...



La basse-cour et ses chicots de cheminées



L'intérieur du grand four à pain

Par un escalier irrégulier – système de défense assez courant – nous descendons vers le fossé en traversant une salle des gardes au plafond joliment voûté en coupole (H). Cette coupole fut bâtie avec la technique du "limaçon", utilisée d'habitude pour couvrir les abris de bergers. De cette façon, elle ne possède par de clé de voûte. Cette pièce commandait l'accès au fossé. Puis descendons encore dans une casemate au sol irrégulier ; ses nombreuses canonnières défendaient le front sud-est. Il aurait fallu observer davantage la voûte en arc brisé mais l'irrégularité du sol et les flaques d'eau ont attiré mon attention vers le bas. Un escalier en colimaçon permet de remonter à la surface, juste avant d'atteindre l'entrée de la grotte (I).

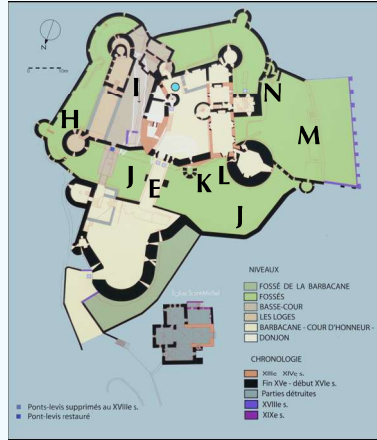
La grotte est naturelle, nous assure le guide mais sans doute a-t-elle été agrandie au pic à partir du XIII^e siècle. Cette grotte servait au stockage des marchandises – une superbe salle ronde témoigne de cet usage – et assurait la communication avec le fossé car, une fois que nous avons traversé cette longue et assez jolie grotte, nous parvenons au fossé (J) sous le haut pont vu précédemment (E). Elle permettait, jadis, d'accéder au moineau (K).

Nous passons sous le pont et atteignons ce que le guide nomme "moineau". C'est une sorte de blockhaus semi-circulaire conçu pour défendre le fossé. Je trouve étrange que l'on choisisse de tirer au canon dans un fossé relativement étroit mais sans doute était-ce plutôt au mousquet qu'au canon. D'ailleurs, chaque fois que le guide nous a parlé de canonnière, j'ai imaginé des canons en poste de tir alors qu'il n'y avait évidemment de place ni pour les apporter ni

pour les placer. Finalement, je n'ai pas compris le sens du mot canonnière tel qu'employé par le guide... Ce moineau et ses cinq canonnières, ajouté à la barbacane et à la casemate, montre la modernité du système de défense du château de Bonaguil. Adossé au mur de l'escarpe, le moineau était doté d'une toiture de dalles lissées qui permettait le ricoché des projectiles jetés depuis le sommet de la courtine.

Nous sommes maintenant au pied de la grosse tour du château (L), qui était haute de près de quarante mètres, nous précise le guide. Les aléas de l'histoire en ont réduit la hauteur à trente-cinq ou trente-huit mètres. Du temps de sa splendeur, elle était l'une des plus importantes du royaume. Elle était destinée à l'artillerie – deux chambres basses – et à la demeure – trois chambres hautes. Puis, franchissant une porte dont la hauteur a été diminuée, nous entrons sur l'esplanade (M) voulue par Marguerite de Fumel. Elle fit araser le rempart et combler ce qui naguère était une autre basse-cour pour réaliser un jardin à la française dont il ne reste rien. Elle pouvait en admirer la splendeur depuis ses appartements.

Escalier extérieur étroit, chicane défensive : par un petit ouvrage en demi-lune (N), nous entrons dans le château pour la première fois. Dans ce passage étroit, je perds le guide et ses explications. D'après le cartel informatif, cette chicane servait à filtrer les villageois qui voulaient entrer dans le château. Trois portes successives et une canonnière à hauteur de visage les attendaient ! La suite reste confuse car, sans guide, pas de notes ! Nous avons monté un escalier aménagé pour les touristes – l'original étant à



Plan du château



La grotte plus ou moins naturelle

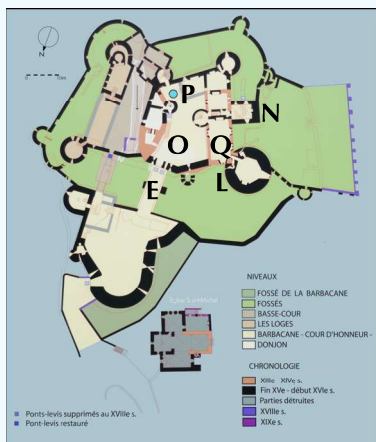


La grande tour et le dessin de son intérieur

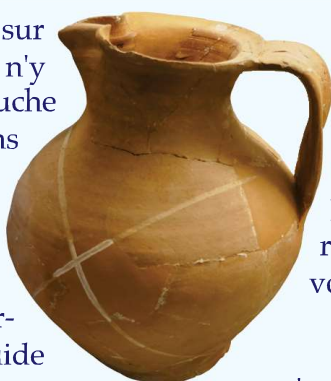


Chemin de ronde couvert
Salle des graffiti
Escalier à vis
Chambre basse de défense

marches très hautes – avons vu les gonds inversés pour empêcher d'ôter trop facilement la porte, avons monté d'autres escaliers, plus praticables mais également étroits : cinquante personnes à la queue leu-leu dans un escalier étroit, cela prend suffisamment de temps pour que le guide disparaisse et ne cause plus qu'à un nombre restreint de personnes. Tant pis pour les derniers. Ce ne devrait pas être à nous de faire l'effort d'aller vite dans des étroitures si longues – le pourrions-nous ? – mais au guide de nous attendre. Avons également traversé une ancienne chapelle dont je n'ai reçu aucune explication. J'entre dans une pièce au centre de laquelle est exposée une grande maquette du château, lieu idéal pour une explication générale sur ce monument exceptionnel mais le guide n'y est même pas entré. Ainsi, lorsque je débouche dans la cour d'honneur (O), les explications relatives au puits (P) sont déjà terminées. Heureusement, on peut trouver les informations ailleurs. Ainsi ce puits mesure-t-il quarante-huit mètres de profondeur ; en se penchant beaucoup, on aperçoit la surface de l'eau. J'imagine que le guide a dû faire tomber une pierre et fait calculer la profondeur à raison de 9,81 m par seconde. Creusé au pic dans la roche, ce puits est alimenté par les eaux d'infiltration et de ruissellement. Dans la margelle, les deux encoches font imaginer le dispositif pour remonter l'eau (poutres, poulies, cordes et seau de bois). Derrière le puits, le petit évier déversoir permettait d'envoyer l'eau vers la basse-cour que nous avons traversée auparavant.



Plan du château

Poteries du XVI^e siècle

Dans le dédale des pièces ouvertes à la visite, les explications du guide se perdent également dans le long défilement des visiteurs. Il file devant, je le perds. Suivant la foule, j'entre dans une pièce meublée (Q) et ornée de fausses tapisseries, sans doute le logis seigneurial mais sans certitude. Dans une pièce adjacente, ronde car dans la grosse tour (L), des objets trouvés lors de fouilles sur le site sont exposés depuis longtemps : un rafraîchissement des vitrines ne serait pas de trop ! C'est ici que se trouvent les graffiti mais je n'ai pas le temps de les observer : la visite s'achève, le guide est déjà plus loin. Ce château serait-il trop grand pour une heure et demie de visite ? C'est bien possible... Je photographie quelques objets ainsi que les reproductions de célèbres tapisseries de la Dame à la licorne dont les originales furent réalisées aux XV^e et XVI^e siècles, c'est-à-dire à l'époque où le château de Bonaguil fut reconstruit (presque) comme nous le voyons aujourd'hui.

On nous presse de partir. Je comprends qu'un restaurant nous attend, que je situe à Penne d'Agenais, raison pour laquelle je n'insiste pas pour voir ce que j'aurais mal vu ni pour monter au donjon : un regret d'autant plus fort que le restaurant s'avèrera être au pied du château.

En quittant le noyau central du château, nous franchissons enfin le pont-levis principal, celui qui s'ouvrait face au haut pont aperçu auparavant (E). Il y avait en réalité deux pont-



Le château vu depuis l'esplanade de Marguerite (chicane à droite)

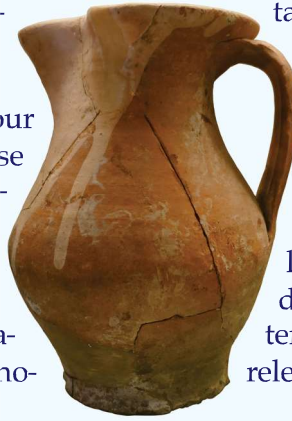
Reproduction. Dame à la licorne : "Mon seul désir" (XV^e siècle)

levis côte à côte, l'un étroit, pour les piétons, l'autre plus large pour les carrioles.

La visite est finie. Pas de temps pour monter au donjon, pas de temps pour se retourner et revoir l'ensemble de cette forteresse remarquablement bien conservée. C'est un peu dommage...

Comme il n'existe aucune représentation du château avant l'invention de la photographie – aucun dessin, de très rares descriptions – personne ne peut affirmer qu'elle était sa silhouette au temps de sa splendeur. On suppose les toits en poivrière surmontant les tours rondes mais étaient-ce des ardoises, des tuiles ou des lauzes ? C'est pourquoi il est peu probable qu'un jour soient reconstitués les murs disparus et les toits de Bonaguil. Le château restera une ruine, certes superbe mais ruine tout de même...

Le bus démarre à 11 h 50 et s'arrête cinq minutes plus tard. Installés dans la salle du res-



Pichet du XVI^e siècle



Essai de reconstitution

taurant, nous patientons une grande demi-heure que le service commence, temps que j'aurais pu mettre à profit pour observer le panorama depuis la terrasse sommitale du donjon. Faudra-t-il revenir pour cela ?

Au menu : une quiche aux légumes (excellente, il faut le reconnaître) suivie d'une tranche de rôti de porc et de purée de pommes de terre. Heureusement, la demi-tomate confite en relevait le goût. J'ai trouvé la part plutôt réduite mais les serveurs étant revenus proposer du rab, je m'abstiens de commentaire négatifs. En dessert, tarte aux pommes avec crème chantilly. Café, vin à volonté, rouge, rosé ou blanc. Finalement, on nous a proposé un repas correct dans une salle ornée de quelques représentations du château, peintures ou estampes.

À 14 h 20, nous quittons Bonaguil pour Penne d'Agenais. Le soleil est venu, certes un peu tard mais il illumine le château qui devient alors une ruine magnifique dominant le village.



Le château depuis le village



Reproduction. Dame à la licorne : "La vue" (XV^e siècle)



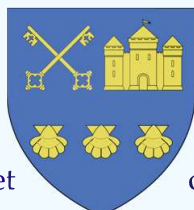
Fenêtre renaissance, signe de modernisation du château

PENNE D'AGENAIS

C'est à 15 heures que notre chauffeur arrête son bus devant la porte de Penne. Quel itinéraire a-t-il suivi pour arriver jusque là, je l'ignore car cette demi-heure de route m'a servi de sieste. Il fait assez beau sur Penne mais le vent est puissant et hurle entre les maisons et dans les frondaisons. Deux guides nous attendent – Françoise et Abdel – mais avant de commencer la visite, il faut distribuer les écouteurs et les appareils. J'aime assez bien ce système qui permet d'entendre les explications même si on est éloigné du guide mais il faut bien admettre que cette distribution prit du temps : un bon quart d'heure.

Je suis déjà venu à Penne il y a quelques années et avais visité ce village avec un raconteur de pays. À cette époque, nous étions partis du bas du village où, cette année, nous ne sommes pas allés. Maintenant que les deux groupes sont faits, la visite peut commencer et, tout naturellement, la guide commence par nous conter l'histoire de ce village. Or l'Histoire, c'est la guerre ou plutôt les guerres, la succession des guerres.

Devant la porte de Ferracap, la guide enjambe la préhistoire à laquelle le site n'a pas échappé, et commence par les Romains. Lors de la "Pax Romana" qui dura trois cents ans, la vallée du Lot et ses environs connurent une prospérité importante. C'était le temps béni avant l'arrivée des Barbares qui allaient tout détruire. Pour résister et survivre à ces agressions permanentes, les habitants montèrent sur la colline et se fortifièrent, créant ce que l'on nommera plus tard un castrum protégé au nord par le Lot, au sud par l'un de ses affluents. La rivière et son port, juste au bas du village dorénavant perché, assurèrent la prospérité des habitants, du moins entre les périodes d'agressions.



Armoiries de Penne d'Agenais

En observant la vallée du Lot, la guide nous explique la situation géographique du lieu, aux confins de trois régions, trois provinces : le Périgord noir, au nord, le Quercy au nord-est, en remontant le Lot et l'Agenais au sud-ouest, en descendant le Lot. Mais pas très loin au sud, au-delà des serres qui dessinent l'horizon, se trouvait le comté de Toulouse... Et puis, il y avait l'Aquitaine, la dot d'Aliénor qui épousa en secondes nocces un prince anglais qui devint roi d'Angleterre. Et ainsi l'Aquitaine devint-elle anglaise...

Sur ces confins orientaux, la frontière entre l'Aquitaine et le reste du monde connut une période rare de constructions de villages que l'on nomma bastides. Certaines étaient anglaises, certaines françaises et certaines passèrent d'un royaume à l'autre en fonction des circonstances. Certes, Penne ne fut jamais bastide mais cet épanouissement, cette colonisation de terres, cette "furie" de constructions en disent beaucoup sur la prospérité de la région au XIII^e siècle.

Je ne suis pas spécialiste en histoire et ne vais donc pas raconter ici les conquêtes des uns – Philippe Auguste par exemple – ni celles des autres. Richard Cœur de Lion, bien qu'il ne soit jamais venu à Penne, en fit un site stratégique dominant la vallée du Lot. Notre guide nous explique que le nom "Penne" pourrait signifier "verrou", par homonymie avec le pêne des portes et des serrures mais la raconteuse de pays nous avait, autrefois, expliqué que ce nom "Penne" provenait d'un terme celte désignant une crête de montagne. Faut-il alors le rapprocher du mot espagnol "Peña". Qui croire ? Quoiqu'il en soit, le site devint une puissante place défensive, une clé du duché de Guyenne, selon certains. La construction de la for-



Plan de Penne d'Agenais et parcours de visite



La porte Ferracap

teresse entraîna l'urbanisation du rocher. Il faut dire que le village occupe la face sud d'un éperon calcaire dominant de 120 m la vallée du Lot. La diversité des matériaux dont sont faits les murs des hauts bâtiments ainsi que l'occultation de certaines ouvertures témoignent des diverses reconstructions et transformations qui furent nécessaires, suite aux tragiques aléas de l'histoire.

La porte de Ferracap tient son nom du sinistre endroit où elle se trouve car c'est devant elle que les condamnés perdait la tête par décapitation. C'est aussi ici que se dressait le gibet. Il y avait un fossé (et son pont-levis) et il y avait une barbacane qu'occupe actuellement le site aménagé pour pique-niquer. Nous sommes sur le versant nord de l'éperon rocheux, face à la vallée du Lot et à la plaine d'où l'ennemi venait. Au loin, nous indique la guide, on aperçoit Montflanquin, si toutefois on sait voir cette bastide. Si l'on marchait quelques centaines de mètres vers l'est, en remontant le chemin carrossable qui s'enfonce en forêt, on trouverait une tranchée creusée par les Anglais dans le plateau Saint-Michel car ce plateau était le maillon faible du système de défense de Penne. Il paraît que l'on voit encore, des siècles plus tard, ce fossé sec. Contre la porte, nous propose la guide, il devait y avoir une église...

Notre visite commence par le fossé oriental ou plutôt ce qu'il en reste car il fut plus ou moins comblé au cours des temps. Sol pentu et herbeux, parfois glissant : faire attention... Les bâtiments qui le longent ont un aspect défensif évident, en particulier la première construction que la guide nomme "maison de chevalier" ou maison forte. Les murs sont épais, faits de gros appareils, parfaitement construits. Les pierres d'angle sont plus imposantes encore. Bâtie sur trois niveaux, cette tour des chevaliers proté-

geait le fossé. À quoi servait la porte ogivale qui s'ouvre au niveau du fossé, je ne sais. Côté vallée, elle nous montre divers sites que je ne note pas et la vallée de cet affluent du Lot dont elle a prononcé plusieurs fois le nom sans que je le comprenne. Les maisons fortes qui longent ce fossé faisaient office de rempart avant qu'un mur ne soit construit plus à l'est. On aurait sans doute pu en apercevoir des bribes si on nous les avait montrées.

Au bas de la rue, nous passons sous la porte de Ricard dont le nom provient de Richard Cœur de Lion, fils d'Aliénor et roi d'Angleterre à son retour de croisade. Elle est l'une des trois portes encore existantes aujourd'hui à Penne d'Agenais. La guide nous dit qu'elle fermait à double battant et nous montre les encoches pour la barre qui en assurait la fermeture. Une étroite ruelle descend du village vers cette porte. J'avais compris, naguère, qu'au delà de cette porte se situait quelque part, le lavoir... Sur la gauche, en montant, nous observons une androne dont nous commençons à connaître le nom : elles sont fréquentes dans le bâti ancien.

Nous remontons vers le centre du village complètement reconstruit en 1875. En effet, il y avait originellement une halle et une église bien orientée qui furent démolies. Devenue trop petite à cause de l'augmentation de la population, l'église fut remplacée par une plus grande, néogothique. À Penne, la population, au début du XIX^e siècle, était de plus de 7 000 habitants. Elle est aujourd'hui d'un peu plus de 2 000. Pourquoi la population des divers villages environnants a-t-elle si drastiquement diminuée ? L'exode rural aurait-il fait des ravages dans les villages ? Les huit ogives murées – certaines en brique d'autres en pierre – témoignent sans doute aussi de cette dépopulation importante... Si certaines sont



La maison forte dite des chevaliers. "Fossé" à droite.



Le souterrain de Penne et deux ogives commerciales obturées

complètement obturées, d'autres ont été remplacées par une porte étroite ou une fenêtre. Parmi les ogives murées, l'une d'elles est signalée prison et une forte grille en fer forgée en indique l'endroit.

La rue pentue que nous avons empruntée pour aller de la porte de Ricard au souterrain était donc dédiée au commerce comme en témoignent encore les ogives condamnées qui ouvraient autrefois sur des boutiques. Aujourd'hui, la nouvelle église n'a pu être correctement orientée vers l'est faute d'espace et un "tunnel" fut construit pour agrandir la place devant la mairie. Résultat de ces travaux entrepris au XIX^e siècle : un assez vaste espace au centre du village servant de parvis à la mairie et deux chapelles avec enfeus, des XIV^e et XV^e siècles, qui n'ont pas été détruites. Nous les regardons au travers des grilles qui les protègent. C'est sur elles que se situe ladite place.

La rue que nous empruntons maintenant pour gravir un niveau – le village s'étage, rappelons-le, sur le versant sud du relief calcaire – passe là où se trouvait l'ancienne église romane. En face des chapelles, et très proches de l'église, deux autres anciennes ogives commerciales ont également été murées pour être remplacées par une porte et une fenêtre modernes. Le mur décrépi de cette maison montre un assez joli assemblage de briques plates et pleines.

Devant l'étrange architecture de la mairie, nous faisons une halte dans le vent qui ne faiblit pas. Vers l'horizon occidental, les nuages noirs qui s'approchent annoncent une fin de visite catastrophique.

L'endroit est propice à l'observation de la façade de la mairie dont nous avons vu la partie inférieure dans le souterrain là où se trouvait la prison. La mairie date des XIV^e et XV^e siècles alors que la façade fut édifiée, dans ce style mauresque assez original, aux XVI^e et XVII^e siècles. Nous remarquons les trois fenêtres géminées dans le mur de brique ainsi que les doubles colonnes de marbre. Quant à l'étonnant fronton, il date du XIX^e siècle, construit sans doute pour rendre le bâtiment plus imposant, à moindre frais. Une fausse façade, nous dit la guide. Sur ce fronton est posé le blason du village : trois tours sur trois coquilles Saint-Jacques.



Écusson
sur l'une des maisons de Penne

Notre guide nous invite ensuite à monter la rue Bombecul et, par geste, nous en explique le nom. Si aujourd'hui, elle est aménagée en escalier, autrefois elle était en forte pente. J'ai du mal à imaginer les femmes descendant au lavoir, le linge sur la tête (sinon où ?) et remontant une ou deux heures plus tard, les mains gelées par l'eau fraîche ou froide mais après avoir bien comméré avec toutes celles qui se retrouvaient pour faire la lessive.



Armoiries de Penne
Au fronton de la mairie

Poursuivant notre montée vers le haut du village, nous passons devant une jolie maison ornée d'une fenêtre géminée, toute en brique : la colonne centrale supporte un chapiteau. La maison à pans de bois qui lui fait face est la plus ancienne de Penne. Après une jolie montée en escalier, nous atteignons la rue conduisant vers la porte Ferracap.

Nous empruntons alors une route étroite qui passe en balcon au-dessus du cœur du village. La vue plonge sur les toits de



Façade à fenêtres géminées et fronton moderne de la mairie



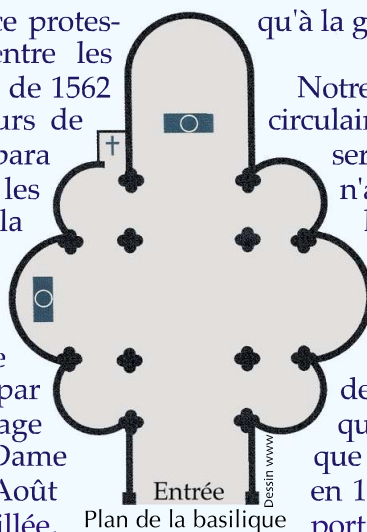
L'une des plus anciennes maisons de Penne d'Agenais

tuiles et les jardins fleuris mais aussi, nous dit encore la guide, sur les HLM de Penne. Aucun immeuble ici mais de jolies petites maisons rénovées destinées à repeupler le village. Malgré le vent qui hurle dans les frondaisons des pins, et face au doux moutonnement du plateau de Serre fermant l'horizon sud, ce village semble très agréable. Notre cheminement nous conduit vers le sanctuaire de Peyragude.

En cheminant dans le vent, la guide explique que le château du seigneur de Peyragude, situé au sommet de la colline, a totalement disparu. Arrivés devant le porche de la basilique, c'est l'occasion de connaître une autre face de l'histoire de Penne : la période cathare à laquelle le village n'échappa pas. La forteresse dans laquelle ces gens s'étaient réfugiés, sous la protection du comte de Toulouse, fut assiégée et prise en 1212 par Simon de Montfort. Cependant, par l'intervention de Hugues d'Alfaro, les Cathares purent quitter Penne sans être brûlés. Après cette croisade contre les Cathares, le village fut reconstruit et repeuplé. Puis, pendant la guerre de Cent Ans, Penne fut alternativement anglaise et française avant d'être brûlée par les Anglais en 1373 alors qu'elle était assiégée par Du Guesclin depuis trois mois. Au milieu du XVI^e siècle, elle devint une place protestante. Des affrontements nombreux entre les deux religions, le plus sanglant fut celui de 1562 lorsque, après quatre-vingt-dix-neuf jours de siège, le chef de l'armée catholique s'empara de Penne et fit égorger et jeter dans les puits du château une grande partie de la population "hérétique". C'est à ce moment que notre guide qualifia de guerre civile ces guerres de Religion. Puis vint la peste. Elle sévit dans la région de Penne aux XV^e et XVI^e siècles. Épuisés par tant de malheurs, la population du village s'engagea à reconstruire l'église Notre-Dame de Peyragude et à s'y rendre tous les 15 Août si la peste disparaissait. Elle avait été pillée,

incendiée, détruite par les Protestants en 1562 et plusieurs fois reconstruite depuis le XI^e siècle lorsque fut édifée la première chapelle portant ce nom car Marie serait apparue à une jeune bergère affamée. Hallucination ? Non !

Cette région du Lot-et-Garonne que l'on nomme aussi Agenais fut autrefois, nous l'avons déjà vu, à la frontière de la France et de l'Angleterre ; elle fut aussi à la frontière entre la religion reconnue et officielle et l'hérésie. Puis, plus tard, entre protestantisme et catholicisme. Toujours en limite, toujours en conflits. La guide explique qu'il est fort probable que ce site exceptionnel – panorama immense sur la vallée du Lot – fut, dès les temps les plus anciens, un lieu de culte païen avant que les Romains n'y édifient un temple. Puis vint le temps des visions et la première construction d'une chapelle, suivie par quatre autres, nous dit-on. À la fin du XIX^e siècle, on entreprit la construction d'une nouvelle basilique, plus grande, plus belle, plus moderne. La première pierre de cet édifice romano-byzantin fut posée en 1897. L'église ne fut achevée que cinquante années plus tard, en 1949. La guide nous dit que les pierres très blanches – tuffeau – arrivèrent par train depuis le Poitou jusqu'à la gare de Penne.



Notre guide nous décrit la belle mosaïque semi-circulaire qui orne le tympan de la basilique. Elle serait l'œuvre d'un très jeune artiste – il n'avait pas vingt ans – et représenterait l'apocalypse de Jean. On y voit l'archange qui protège la Terre de ses mains et le démon, sous forme de dragon, qui lance des éclairs. En petites lettres est écrit "Benedictus P.P. XV 1915" ; la guide tente de nous expliquer le sens caché de ce détail qui ferait référence à Pie XV, lequel accepta que l'Italie entrât en guerre contre l'Allemagne en 1915. Cette date et ce fait auraient un rapport avec la famille de l'artiste.



La basilique Notre-Dame



La mosaïque du tympan

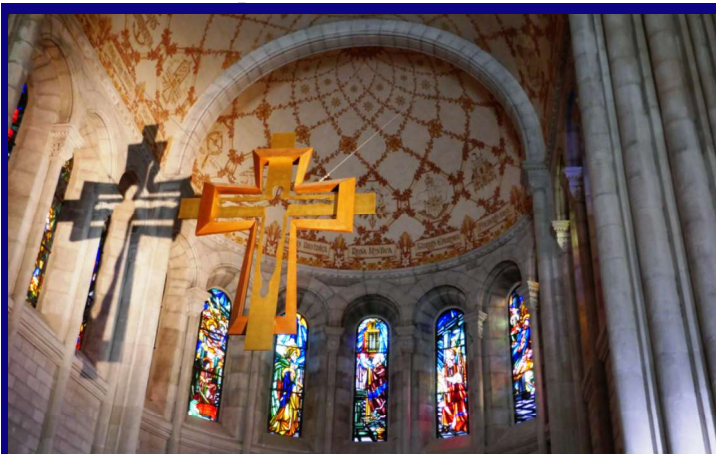


Nous entrons, certains que le vent et la pluie se refermeront sur nous avant que nous puissions atteindre le bus. L'intérieur de l'église, en forme de croix grecque, est tout en rondeur : le chœur assez grand prolonge vers l'est l'espace central formant carré, souligné par les quatre gros piliers cruciformes qui portent la coupole centrale. Les bas-côtés sont arrondis, couverts par des demi-coupoles ou des quarts de coupes selon les endroits. La guide insiste sur le plan grec de cet édifice, plan relativement rare chez nous, sur la sobriété des murs qui fait une part belle à la couleur de la pierre. Nous admirons la sculpture suspendue au-dessus du chœur, un Christ évidé

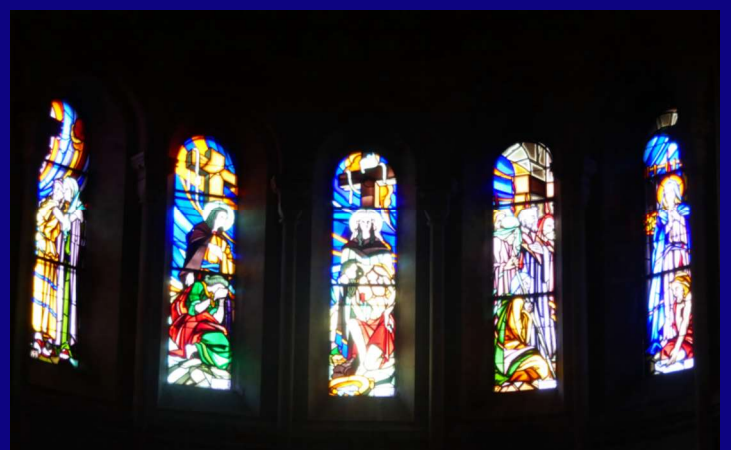


dans une double croix terrestre et spirituelle, nous apprend la guide : effet particulièrement recherché de l'ombre portée sur l'un des murs du chœur.

L'ensemble des quarante-sept vitraux modernes et superbes, réalisés par Jacques Luzy, constitue un chemin de lumière qui commence à la naissance de Marie (le sanctuaire se nomme "Notre-Dame"), passe par la naissance et la présentation de Jésus et s'achève tout naturellement par l'assomption et le couronnement de Marie. En les observant de près, des cartouches clairs indiquent que certains de ces vitraux ont été offerts



Le chœur de la basilique et sa double croix (et son ombre)



L'une des séries de vitraux

par des particuliers, des paroisses ou des associations. Ils auraient été nettoyés en 2023, nous dit-on.

La guide nous précise que, lors de la construction et de l'ornementation de cette basilique, l'évêque d'Agen renoua avec une tradition de l'Église qui faisait autrefois la promotion de l'art. Je ne sais pas si cette tradition est perdue ou sous-estimée mais je me souviens avoir visité Notre-Dame de Ronchamp, dessinée par Le Corbusier : la promotion de l'art y était particulièrement promue. Il existe nombre d'autres exemples où les églises sont à l'avant-garde des arts (voir le chemin de croix de Bias). Avant de partir, nous sommes invités à nous approcher du tabernacle, lui aussi symbolique et moderne.

16 h 45. Nous quittons l'église et revenons au bus sans que la pluie ne nous ait rattrapés. Nous quittons Penne vers 17 h pour revenir chez nous

mais la tempête nous trouve entre Villeneuve-sur-Lot et Le Temple-sur-Lot : des hallebardes d'eau s'abattent sur le paysage, sur le bus qui doit ralentir. De l'eau goutte même sur certains sièges. Dehors, les vastes parcelles si bien peignées, si propres ce matin, ne sont plus que boue rouge et marécages tant il a plu ce jour.



Puis la tempête diminue à mesure que nous avançons vers l'ouest. Heureusement que nous avons échappé à ce déchaînement aquatique... C'est sous le soleil que nous traversons la Garonne, vers 17 h 55. Il pleut encore alors que nous roulons sur l'autoroute. Arrêt offert sur l'aire des Landes avant d'arriver à Pessac vers 19 h 30. En empruntant l'avenue de Madran, notre nouveau chauffeur remercie *"tous les gens qui ont passé la journée avec moi et le cadeau qu'ils m'ont offert. À bientôt pour de nouvelles aventures."* Au premier juin, si tout va bien...

D'après une photo du Comité du Monteil



Détails du château de Bonaguil : vasque, pont-levis, four, cheminée, tour. (Photos Comité du Monteil)

D'après cinq photos du Comité du Monteil



Écrit par Jean-Pierre Lazarus en mai 2024
d'après les notes prises au cours du voyage
et d'après divers documents pêchés sur la Grande Toile Mondiale.
Les photos sans cartouche sont de l'auteur.